

1. À quelle occasion Ricœur a-t-il prononcé ces conférences ?

En janvier 1967, Paul Ricœur, qui a quitté la Sorbonne pour fonder l'université de Nanterre, est président du mouvement du Christianisme social. Cette double conférence, donnée dans une salle de la paroisse protestante d'Amiens, a été organisée par le pasteur Michel Leplay avec le pasteur Ennio Floris, qui dirige alors le Centre protestant de recherche et de rencontre du Nord. On voit dans le débat qui suit que le public est très mélangé. Les interlocuteurs de Paul Ricœur sont en grande partie issus des milieux protestants – car sinon il n'aurait pas tenu ce langage relativement militant –, mais pas seulement, il y a des catholiques, et d'autres se montrent ancrés dans l'athéisme et le marxisme. On est à la veille de mai 1968.

2. Cinquante ans plus tard et dix ans après la mort de son auteur, pourquoi publier ce livre ?

D'abord il s'agit pour moi d'un texte très important, que j'ai lu et relu dans les années 70, un polycopié que j'ai beaucoup vu circuler : il n'était pas normal que ce texte reste le bien exclusif de quelques-uns. Dans les années 90, j'en avais déjà proposé la re-publication à Paul Ricœur, qui n'avait pas dit non mais voulait encore le revoir. Finalement il n'a jamais eu le temps, mais les réflexions de cette profondeur sur l'église nous manquent, plus que jamais ce texte est actuel.

3. Vous affirmez que l'attachement de Ricœur à la tension entre éthique de conviction et éthique de responsabilité peut s'expliquer par ce que vous appelez sa bévue pacifiste de jeunesse. Pouvez-vous nous en dire plus ?

Ricœur a grandi orphelin de guerre, et a développé très tôt, dans les mouvements de jeunesse protestant qu'il a fréquenté, un pacifisme extrêmement radical et profond. On peut appeler ça de l'éthique de conviction. En dépit de ces discussions avec André Philipp et d'autres amis « barthiens », au long des années 30, il lui a fallu beaucoup de temps pour se résoudre à l'idée qu'il fallait aussi préparer la guerre et « armer le magistrat », car nous sommes dans un monde où les rapports de force existent : on peut appeler cela, avec Max Weber, l'éthique de responsabilité. Ce qui me semble frappant, chez Ricœur, et on le voit bien dans ce livre, c'est une oscillation, une tension constante, et un profond pluralisme éthique : il n'y a pas pour lui de morale sans effets pervers, et il faut plusieurs éthiques qui se corrigent les unes des autres.

4. La définition de l'Église comme communauté utopique reste-t-elle pertinente pour aujourd'hui ?

Il y a quelque chose d'utopique dans l'idée d'une communauté ecclésiale, d'abord parce qu'il s'agit, selon la définition de Kant, d'une communauté éthique, c'est-à-dire d'une communauté volontaire, libre. Ensuite parce qu'il y a toujours un écart entre la communauté imaginaire, je veux dire imaginante, instituant, et la communauté instituée, telle qu'elle a pris forme dans l'histoire. Le titre initial de ces conférences était « sens et fonction d'une communauté ecclésiale » : mon hypothèse est qu'en prolongeant la pluralité des genres littéraires que l'on trouve dans la Bible, qui ont des fonctions diverses, nous sommes invités à inventer les « formes de communauté » qui y répondent, et dont la diversité fait la saveur.

